

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 49

Artikel: Types de chez nous : le scieur de bois
Autor: Deschaumes, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216814>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lè dzeins dé per Lozana vignant no dere : « Clia villhie batouille, l'arâi mi fé dé sé kaisi, na pâ dé no z'eindroumi avoué sa « chronique » dé Tatadzenellie.

Vo saluo avoué respect, Monsu lo *Conteu*, é mon hommo assebin.

Voutra serveinta,

Suzette à Djan Samuëtt,

fenna dé Manu à Djan Abram, à Tatadzenellie, su lo Mississippi, Etats-Unis d'Amérique.

A L'ECOLE. — Le professeur :

— Supposons que huit d'entre vous avez ensemble 48 pommes, 32 pêches, 56 prunes et 16 melons. Qu'aurait chacun de vous ?

Un élève :

— Mal au ventre.

UN RECUEIL MANUSCRIT DE L'ARCHIVISTE BARON

(Suite.)

Ces lignes sont écrites au moment où l'on se ruait aux mines d'or, où les Mormons même, — voir le *Lac Salé*, excusez de la référence — amassaient la matière périssable.

— Je n'écris que pour de l'argent; je ne voyage que pour mes affaires... jamais je ne fais de course d'agrément, car il y va trop d'argent; ainsi je n'ai ni esquisses, ni souvenirs, à fixer sur le papier; le temps est trop précieux.

Baron tient à son idée, il y va de son petit apologue :

— Il y avait à N... un homme qui ne voyait pas d'animal plus utile, plus joli que sa chèvre; chevaux, vaches et moutons lui étaient tout à fait indifférents; on dit même qu'il en critiquait la possession et l'usage : « A quoi bon », disait-il.

On a un parti-pris : fût-il le plus étroit, le plus dépourvu de raison, de justice, d'équité, d'intelligence, on s'y tient; après moi, le déluge. Les trois quarts, au moins, des hommes submergent l'autre quart. La proportion serait-elle au-dessus ou au-dessous de la réalité? Le parti-pris, pavillon qui couvre toutes les marchandises, de A jusqu'à Z. Nous exagérons.

Et puis, ce qui est admirable, chez le vieil archiviste, c'est son détachement. Pas d'amour-propre d'auteur, pas de soif de l'imprimé; il écrit pour son plaisir à lui, pour conserver « un doux souvenir des sites admirables que nos heureuses contrées présentent avec tant de profusion et pour se le retracer à volonté dans certains moments de tristesse et d'ennui ».

Il avait devant lui tout un lot de brochures sur le canton de Vaud. Il les a lues. Et voici, il va en exprimer la quintessence dans divers cahiers à couleurs bleues, jaunes, roses, grises, vertes, où une batarde, dont l'usage se perd, fascine l'œil enfiévré du XX^{me} siècle et fait songer au Paradis perdu.

Et l'entretien se clôt sur ces mots de Zoïle à Baron, qui a fait défiler devant lui les principales vues du canton :

— Adieu, je vais à mes affaires !

Déjà ! Mais les gens rassis diront que c'est précisément parce que nos prédécesseurs de 1854 étaient à leurs affaires, dans l'industrie du cuir, de la mégisserie, du fer, dans la banque, le commerce, que nous, qui, si facilement, nous en moquons, sommes les habitants d'une ville prospère, malgré la guerre, plus prospère en tout cas qu'elle ne l'était au lendemain de l'indépendance du Pays de Vaud, alors qu'il fallut que les citoyens administrateurs, secrétaires, employés, huissiers, régents, pasteurs, patientassent des mois, voire des années, pour connaître la couleur de l'argent qui leur était dû. Les instituteurs recevaient du grain, les pasteurs du vin. Ils devaient vendre pour pouvoir se nourrir et vivre d'autre chose.

Heureusement pour Baron, il n'arriva pas trop tôt et ne connut point toutes ces misères; en tout cas, philosophe aimable, il proclame :

— Je me contente de mes appointements et de mes modiques revenus, et je vis aussi tranquillement que possible.

* * *

Glanons rapidement. Tout d'abord, une réflexion qui correspond à la pensée intime de tous les ama-

teurs de courses pédestres, genre de sport en train de mourir, à moins qu'il n'ait un jour sa revanche :

« Il n'est personne qui n'ait acquis, par lui-même, la conviction des effets salutaires qui résultent d'une course, faite dans un but de pur agrément, par la diversion utile qu'elle procure à ceux qui, par vocation, sont assujettis à un genre de vie habituellement sédentaire, à un travail plus ou moins sérieux. L'utilité, je dirais même la nécessité d'un exercice de ce genre, pour le physique et pour le moral, est si bien établi qu'il serait superflu de s'étendre ici dans de longs détails. »

Et voilà le promeneur parti. Nous vous faisons grâce de ce qu'il dit de Lausanne et de ses environs. La notice comprend dix pages sur papier rose. Elle pourrait parfaitement avoir sa place dans une chrestomathie. En tête, le mot de *Fanny*, l'épithète que Gibbon, un ami enthousiaste cependant, donne à cette ville.

La population d'Ouchy est dénombrée : environ 300 âmes, se composant de négociants, commissionnaires, expéditeurs, de bateliers et de pêcheurs. Nous sommes loin de cette généralisation gouailleuse : les gens d'Ouchy !... des pirates ! Pirate toi-même ! — Passons du bleu, c'est la couleur d'Ouchy, au vert, c'est-à-dire au Jorat, aux Croisettes, à Sainte Catherine, etc... Mais auparavant :

« En sortant de Lausanne par le faubourg de la Barre, on peut monter à Sauvabelin par deux chemins très agréables : celui qui s'ouvre à droite passe au-dessus des *Eaux minérales*, dont la source jaillit sous un pavillon situé à l'extrémité d'une allée ombragée de marronniers, au fond d'un joli vallon tapissé de verdure, que le Flon arrose, sur le côté opposé duquel, formant une petite esplanade, est une maison de bains et restaurant. Cette eau minérale martiale (*sic.*), fraîche et limpide, était très fréquentée du temps du célèbre docteur Tissot, qui en recommandait l'usage comme tonique; aujourd'hui, elle l'est bien moins et sans doute à tort. »

Je te crois ! Ou bien si vous voulez : Et comment ! Beaulieu, la Chablère, Prilly, Renens, Ecublens, etc. etc. en jaune :

« A quelque distance des *Rochers du Gret* est la charmante campagne du Bois de Cery, sur une riant colline... »

(A suivre.)

L. Mogeon.

UN BANQUET D'AUTREFOIS

BN présence des prix actuels des menus d'hôtels et des moindres réjouissances gastronomiques, il peut paraître presque cruel de rappeler les souvenirs d'antan. Quelle différence lorsqu'on jette un regard sur le passé. Il y a de quoi rendre rêveur.

Au XVI^{me} siècle, la vieille ville d'Harfleur, en Normandie, eut l'insigne honneur d'offrir un banquet au roi François I^{er}. Le menu, comme l'on pense, fut fastueux. Le banquet fut magnifique, puisqu'on crut bon d'en conserver à jamais le souvenir dans d'impérissables archives.

Il comprenait : 15 dz. et demie de pains à 2 sous la dz.; des chapons, coqs, canards, perdrix et pluviers pour 7 livres et 15 sols; 4 gigots à 2 sols et 6 deniers pièce; 2 moutons à 16 sols pièce; 6 tartes à 3 sols; 8 livres de porc à 2 sols; 12 verre à pieds à 9 sols la dz.; 59 gallons de vin à 2 sols et 6 deniers le pot; un ponchon de vin clair et d'Orléans à 8 livres.

La carte à payer pour ce banquet royal, auquel assistèrent toutes les hautes personnalités de la ville et de la province, s'éleva à... « 34 fr. seize sous ».

PAR UN C. — Deux Alsaciennes, en service à Paris, se rencontrent près des Halles.

— Devine donc ce que j'ai dans mon panier, dit l'une; ça commence par un c.

— Parbleu, c'est du jambon, dit l'autre (elle prononçait naturellement « champon »).

— Non.

— Ah ! j'y suis, c'est de la « joucroute ».

— Mais non, puisque je te dis que ça commence par un c.

— Ah ! c'est vrai; alors je ne sais pas.

— Que t'es bête, s'écrie la première, triomphante; c'est des « crenouilles ».



TYPES DE CHEZ NOUS

Le scieur de bois.

DANS le temps, je sciais mon bois. On faisait cet ouvrage sur la fin de l'hiver, quand de piquantes giboulées, mêlées de la dernière neige et de la première pluie, annonçaient le printemps tout proche.

Nous nous installions sous le couvert, près du « néveau ». Un chevalet, deux scies, une à dents de loup pour les gros « rondins » et l'autre à dents ordinaires pour le bois plus petit, tel était notre outillage. J'oublie cependant quelque chose, restant habituellement suspendu à portée de main, au montant de la porte de grange, et que nous utilisions fréquemment pour graisser nos scies quand elles commençaient à serrer dans la taille. C'était un souvenir du dernier cochon tué pendant l'hiver. Ni outil, ni instrument, cette petite chose nous rendait cependant grand service. Au respect que je vous doit, mon grand-père l'appelait un « bourillon ». Par tradition, nous lui avons conservé le même nom. Et s'il n'est pas dans le Larousse, je serais bien emprunté de le désigner d'une façon plus académique. Toutefois, il me revient que notre régent nous a eu dit :

— Nombri, est sa véritable appellation.

Parbleu, je m'en souviens bien maintenant, à preuve encore une petite histoire de ce sujet :

* * *

C'était, il y a quelques années. Comme d'habitude, après la mise de Seyte, on sciait le bois sous le couvert. Il tombait une pluie froide dont les éclaboussures, malgré l'abri, nous glaçaient les mains ! Passe madame la ministre. Elle s'arrête auprès de nous pour « s'achotter » un peu. Et tout en travaillant, nous faisons la conversation. La scie allait et venait dans un gros « mollet » nouveau et dur, creusant lentement son passage. Mais la voilà qui serre... la scie !

— Un peu de graisse irait bien !

Je jette un coup d'œil du côté du clou où la petite chose en question devait être suspendue. Elle n'y était pas.

— Jean, dis-je à domestique, va me chercher à la cuisine le... nombri !

Et me demandant soudain s'il a bien compris ce que je veux, je lui crie encore du bout du corridor :

— Tu sais ce que c'est, hein ?

— Oui, me répondit-il.

Appuyé sur ma scie, j'écoute madame la ministre me faire ses doléances sur la fermeture trop tardive des cafés, et l'emploi abusif de la piquette dans les travaux de la campagne.

Jean revient de son pas traînant :

— Voilà !

Et mon gaillard me tend un tire-bouchon tout neuf, avec crémaillère à vis, instrument que j'avais acheté le mardi précédent chez Schneider, à Yverdon, sur le conseil de mon genre, qui regrettait chaque fois, lorsque je débouchais une bouteille de rouge des « Corbettes », de voir troubler, par un brusque mouvement d'arrachage du bouchon, cette bonne goutte de notre plus vieux côteau. Et ce tire-bouchon, d'un modèle alors peu connu, avait fait sensation à la maison. Je n'en menais pas large, franchement, ne sachant quelle contenance prendre.

— Mais, dis-je enfin, moitié riant, moitié bourru; ce n'est pas ce que je t'ai demandé, niollu, va ! Je t'ai envoyé chercher le « bourillon » !

— Oh ! fallait alors l'appeler par son nom, me répondit-il. J'ai cru que cette espèce de mot était pour désigner cette jolie petite machine !

Là-dessus, madame la ministre nous quitta avec une dignité qui me parut offensée.

Je n'ai jamais pu savoir si mon domestique m'avait joué un tour, ou bien s'il avait été sincère en prenant un tire-bouchon à crémaillère pour un nombri.

En y songeant maintenant, j'en ris encore.

* * *

Mais nous voilà loin de notre scie. Je ne voudrais cependant pas vous en faire une trop longue.

Or donc, vous disais-je, dans le temps je sciais mon bois. A présent, je fais comme tout le monde : je le donne à scier. Sitôt que le grand Louis eut fait sa publication dans le village, au son de sa sonnette, annonçant qu'une scie à moteur était à la disposition des particuliers, je me suis fait inscrire au café Leuba. Je me suis rencontré là avec monsieur le régent, deux conseillers de paroisse et l'assesseur. Je me serais fait faute, en si docte compagnie, de ne pas partager un doigt de vin avec ces messieurs. Le heurt amical de nos verres s'accomplit avec la solennité d'un rite. Ils pétillaient de ce vin blanc de la Lance, au goût et à l'arôme à nuls autres pareils. Est-ce l'ambiance des voûtes sacrées sous lesquelles s'alignent les vases de la Lance et où flotte peut-être encore une atmosphère de cierges d'encens et d'onctions pieuses, malgré l'utilisation profane de cet antique sanctuaire ? Je ne sais ! Quoiqu'il en soit, l'instauration farouche de la Réformation chez nous n'a pu empêcher de perpétuer le doux souvenir des bons Chartreux d'autrefois. Leur bénédiction subsiste encore sur les descendants des plants de vigne que leurs mains ont consacrés sur les pentes du « Châtaignier », et c'est toujours avec béatitude que, chaque année, nous leur rendons hommage dans une dégustation sous les ogives patinées que les moines animèrent de leurs mâlines, et où l'angelus les trouvait heureux et sereins à la pensée des frères convers descendant des côteaux dorés vers le paisible couvent.

Et tout en vidant notre verre, nous discutons des avantages de la nouvelle méthode de scier le bois. Le temps est précieux ! La main-d'œuvre rare et chère ! Sitôt après avoir « gouverné », le domestique s'en va aux champs. Je ne suis plus jeune et ne serais guère bon à manier la scie tout seul ! La hache, passe encore ! Je me suis donc fait inscrire et j'attends mon scieur.

Il est venu mercredi dernier. Sûrement vous le connaissez. C'est Sam, de Grandson. Un enfant du pays, débrouillard, qui fera du chemin avec sa scie à moteur. Il s'est installé tout près de la maison, bien à plat. Après avoir ajusté son ruban d'acier aux dents aiguës, il a consulté sa montre, allumé une cigarette (on a été mobilisé ou on ne l'a pas été !) et a mis en marche sa machine. Le domestique lui tendait les bûches. Moi, je reprenais les morceaux sciés et les jetais sur le tas. Nous n'avions pas le loisir de dire un mot, tant cela marchait vite ! Si ma mère-grand l'avait vu, elle en aurait été émerveillée ! De son temps, le sciage du bois était une saison, comme les fossoyages. Dans nos travaux de campagne, on cause benzine, magneto, soudage autogène, etc., comme dans un garage. Que d'applications inconnues de nos pères !

Cependant, à un momnet donné, Sam débraye le volant entraîneur, tâte le ruban et m'annonce qu'il chauffe. Il cherche dans son coffre quelque chose qu'il ne trouve point.

— Diable, me dit-il, j'ai oublié mon « bourillon » pour graisser le ruban ; n'en auriez-vous pas un à me prêter ?

— Tiens, lui fis-je, en voilà un, et un beau. Je te le donne. Le « particulier » qui me l'a fourni pesait 519 livres. Il doit te faire bon usage. Si tu l'avais appelé autrement, tu ne l'aurais pas eu. Et puis, viens prendre les dix heures.

Oui, ce mot de « nombril » m'est resté sur le cœur. Depuis cette certaine fois, madame la ministre est en froid avec nous. Je ne sais trop pourquoi, au fond. Aussi, en prenant le tire-bouchon à crémaillère et en considérant la robuste scie à moteur au repos devant la fenêtre de la cuisine, je ne pus m'empêcher de dire à Sam :

— Malgré tout, vois-tu, jeune homme, il ne faut pas oublier ni dédaigner les vieux mots, les vieilles coutumes, les vieux outils, les vieilles bouteilles et les vieilles gens.

Cette année, le sciage du bois nous a pris à peine deux heures.

(Journal d'Yverdon.)

F. Deschaumes.

Un bourgeois pressé monte dans un fiacre :

— Cocher... numéro 30. J'ai oublié le nom de la rue, mais il me reviendra en route !

L'E FEUILLETON



L'ILE DES MARMITONS

(Conte d'une vieille fille à ses neveux)

Césaro cherchait à rassurer son compagnon, mais il ne se faisait pas illusion sur leur danger. Il résolut d'éveiller le pêcheur, espérant de lui quelques secours :

— *Santa Maria!* s'écria le pauvre jeune homme en voyant le péril où il se trouvait subitement, vous m'avez réveillé trop tard !

En effet, la tempête s'annonçait terrible, et déjà les vagues furieuses s'élevaient au-dessus de la barque, et l'inondaient. Césaro et le pêcheur, n'ayant plus l'espoir de diriger la barque, s'empressèrent de la vider à mesure que les lames d'eau la remplissaient. Le petit joufflu venait d'être pris du mal de mer; heureusement, car ses douleurs l'occupèrent assez pour l'empêcher d'entraver la manœuvre par ses contorsions. D'ailleurs, il ne savait rien faire que gémir, et offrir de l'argent à tout le monde : je crois que s'il avait conservé sa présence d'esprit, il eût offert aussi des *carlins* à la tempête pour l'apaiser.

La nuit les surprit dans ces angoisses, et le pêcheur, perdant tout espoir, tomba à genoux et fit un vœu à la Madone pour sortir de ce danger.

Césaro pria aussi, non pour lui, mais pour Thérésina, et pensant qu'il ne la reverrait plus, il pleura.

Tantôt la barque s'élevait rapidement sur une vague comme sur une haute montagne, puis elle retombait comme précipitée dans un gouffre avec une horrible secousse; c'était comme d'effroyables *montagnes russes*, que nulle main prudente ne dirigeait.

Les malheureux enfants (car le jeune pêcheur avait à peine quinze ans) furent ainsi ballottés toute la nuit. Ils se cramponnaient aux bancs de la chétive barque, et s'attendaient à être emportés par les vagues : leurs forces commençaient à les abandonner. Ils ne savaient plus dans quelles régions ils se trouvaient; un bruit faible annonçait pourtant un voisin rivage.

— Nous allons périr, dit le pêcheur, nous sommes sur des rochers.

Mais ses compagnons n'entendaient pas sa voix, que la voix de la tempête étouffait. Au même instant, la barque reçut un choc terrible et se brisa.

— *Santa Maria!* — Thérésina! — s'écrièrent les pauvres enfants.

III

Etrange manie d'une princesse.

Le lendemain, le soleil se leva pur et radieux, et rien n'aurait rappelé aux petits voyageurs leur mésaventure de la nuit, sans l'aspect bizarre de l'île fabuleuse où l'orage les avait jetés.

Césaro, que les vagues avaient déposé sur le rivage, resta longtemps évanoui, et ne reprit ses sens que lorsque la chaleur du jour l'eut ranimé. Le pêcheur était déjà occupé à rattraper quelques débris de sa barque, qu'ils espéraient reconstruire avec le temps. Quant au gros joufflu, il fallut lui frapper longtemps dans les mains avant qu'il pût revenir de sa frayeur.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il en revenant à lui.

— Par saint Janvier ! je n'en sais rien, reprit le pêcheur; mais tout ce que j'ai vu jusqu'à présent n'annonce rien de bon; et si vous m'en croyez, vous m'aideriez promptement à reconstruire cette barque, sinon...

— Quoi ! s'écria le joufflu, serions-nous chez des sauvages !

— Ma foi, je le croirais. Pas un seul pêcheur sur la plage : ces gens-là ne mangent pas de poissons, et quand on ne mange pas de poissons...

— On mange des hommes, n'est-ce pas ? Oh ! mon Dieu ! que j'ai peur ! Je donnerais bien deux cents *carlins* à celui qui me ramènerait à Naples aujourd'hui.

Le petit joufflu se mit à pleurer, car il était très gourmand, et c'est une chose fort désagréable pour un gourmand que d'être soi-même le bon dîner qu'on voudrait faire.

Césaro, pendant ces discours, était monté sur la cime d'un rocher, d'où il pouvait examiner le pays dans presque toute son étendue. La première chose qu'il aperçut, à quelque distance de lui, assis sur un rocher, ce fut un marmiton qui péchait tranquillement à la ligne au bord de la mer. Cette vue le rassura : en effet, l'aspect d'un marmiton dans une île déserte doit être d'un heureux présage.

— Rassurez-vous, cria-t-il à ses compagnons, l'île est habitée; il y a des pêcheurs et même des marmitons.

(A suivre.)

Mme de Girardin.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

A Genève.

La famille vaudoise de Genève s'est réunie, le 20 novembre, pour fêter les vingt-cinq ans d'existence du Bureau vaudois de bienfaisance.

Les sociétés vaudoises avaient été chargées de l'exécution du programme, dont la plus grande partie incombait à la section de Genève de l'Association des Vaudoises. Nos collègues s'étaient assurés le concours de Mlle Christine Visinand, de Nyon, dont la voix de soprano a été très appréciée. Le choix de la section s'était porté sur la comédie *A la Chotte*, de Mme Matter-Estoppey; Mlle S. Baumann, de Montreux, avait aimablement accepté de venir jouer à Genève le rôle de Justine. Elle fut fort bien secondée par des dames, des demoiselles et deux messieurs. Le chœur des *Cloches*, les déclamations, enthousiasmèrent le public qui a longuement témoigné son contentement.

Le bénéfice de la soirée se monte à fr. 1200.—, qui aideront à soutenir nos compatriotes à Genève.

Vieilles gravures.

On recommande aux Vaudoises d'aller visiter l'exposition que la Commission du Vieux-Vevay a organisée au Musée Jenisch; elles y trouveront, entr'autres, une collection de vieilles gravures représentant le costume vaudois. L'exposition est ouverte jusqu'au 11 décembre.

KURSAAL. — Ce n'est plus un succès, c'est un véritable triomphe qu'obtiennent les premières représentations de la célèbre opérette française : *Phi-Phi*, à l'ensorcelante et endiablée musique de Christiné.

Mme Mary Petitdemange est exquise dans *Aspasie* et M. Suire est inimitable dans *Phi-Phi*.

Les billets s'enlèvent comme par enchantement et les demandes affluent ! Aussi, à part les trois représentations annoncées pour samedi et dimanche (matinée et soirée), la direction a-t-elle décidé de donner huit nouvelles représentations de *Phi-Phi* tous les soirs de la semaine prochaine, avec une dernière matinée dimanche 11 décembre, à 2 h. 30.

ROYAL BIOGRAPH. — C'est cette semaine que nous pourrions voir, au Royal-Biograph : *Pollyanna*, ce film admirable qu'attendaient, avec impatience, tous les admirateurs de Mary Pickford. Disons simplement que c'est une histoire touchante que seule la grande artiste américaine pouvait interpréter. Au programme également : *Le Sens de l'Honneur*, drame du Far-West avec l'intéressant cow-boys Rio-Jim. Dernière semaine de l'excellente série scientifique : *Les merveilles du fond de la mer*.

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD

Photographies .. Agrandissements
.. .. Travaux pour amateurs]

Vermouth NOBLÉSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDE

SE BOIT GLACE G. 162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.